

«MAX HAVELAAR», UN ROMAN CONTEMPORAIN ?

Publié dans *Septentrion* 2010/4.

Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.

Max Havelaar fête ses cent cinquante ans! Car ce n'est pas nous qui commémorons la publication - en 1860 - du plus célèbre roman d'Eduard Douwes Dekker (1820-1887), plus connu sous son pseudonyme de «Multatuli». C'est le roman lui-même, et son héros éponyme, toujours bien vivants, qui soufflent allègrement leurs cent cinquante bougies d'anniversaire. Et ils continueront à vivre aussi longtemps qu'ils trouveront des lecteurs.

Max Havelaar est sans doute l'une des rares œuvres néerlandaises de son temps, peut-être même la seule, à avoir connu en peu d'années des traductions en anglais (dès 1868), en allemand ou en français (en 1878), et à avoir été depuis inlassablement retraduite et rééditée. Eu égard à son sujet, cela peut paraître de prime abord surprenant. Comme le notait R.P. Meijer il y a déjà plus de quarante ans dans sa préface à l'excellente traduction anglaise de Roy Edwards, «c'était un roman à thèse, et ce sont ceux-là qui vieillissent le plus vite. En outre, les controverses du XIX^e siècle sur le système colonial nous apparaissent particulièrement datées». Et il concluait: «Mais c'était mieux et plus que l'histoire exemplaire d'un fonctionnaire déçu par son gouvernement, ou que la mise en accusation de la politique coloniale des Pays-Bas dans les années 1850. Si l'on continue à lire le livre, c'est qu'il s'agit d'un chef-d'œuvre littéraire de premier ordre (...)».

On ne peut que souscrire à ce jugement. Et cependant, avec le recul, je me demande si le thème même de *Max Havelaar* est réellement aussi daté que le croyait Meijer. Multatuli, en écrivant ce très autobiographique roman, poursuivait un double but. D'une part, il critiquait le système d'exploitation de la colonie mis en place une trentaine d'années plus tôt par les Néerlandais, ce que l'on appelait le «système des cultures». Celui-ci reposait sur la corvée, l'obligation pour les paysans javanais de travailler une partie de l'année dans les plantations - notamment de café - imposées par le gouvernement, au risque de négliger leurs propres cultures vivrières. Comme les chefs traditionnels indigènes et les fonctionnaires coloniaux eux-mêmes touchaient des pourcentages sur le produit de ces cultures obligatoires, le système



Eduard Douwes Dekker (1820-1887).
Dessin de C.H.G Overman réalisé en
1887 d'après un portrait photographique.

conduisait facilement à des abus et entraîna de fait des famines, jusque là inconnues. Dans des régions pauvres et peu productives comme celle de Lebak qui sert de décor au roman, l'exploitation prenait des formes encore plus féroces, les chefs rançonnant littéralement la population en lui confisquant son bétail ou le produit de ses récoltes. D'autre part l'écrivain Multatuli voulait justifier l'action du fonctionnaire Douwes Dekker, en le mettant en scène sous les traits de Max Havelaar: au cours des quelques mois où il avait exercé ses fonctions à Lebak, il avait mis en accusation l'un des chefs locaux pour concussion et complicité de meurtre, sans obtenir l'aval de sa hiérarchie. Par des changements de perspective audacieux, le roman mêle très habilement tous ces aspects, faisant partager au lecteur tout à tour le point de vue des profiteurs de la colonisation - le courtier en café Droogstoppel - celui de ses victimes - à travers la touchante histoire de Saïdjah et Adinda - et celui de fonctionnaires idéalistes, comme le héros Havelaar.

Bien sûr, les pays européens ont abandonné leurs colonies les unes après les autres depuis le milieu du siècle dernier. Mais la situation du monde a-t-elle fondamentalement changé pour autant? Il suffit d'un peu de sens historique et d'imagination pour transposer la thématique du roman dans un contexte contemporain. Le monde est toujours divisé entre pays nantis et populations démunies, voire affamées. Celles-ci vivent surtout, comme autrefois, dans les pays du Sud et sont souvent opprimées par leurs propres gouvernants, avant d'être victimes de l'ordre économique mondial. Nous en sommes beaucoup mieux informés que les contemporains de Multatuli, pour qui le monde était encore immense, et les tropiques, à peine visibles. Les termes d'engagement et d'action humanitaire n'existaient pas lorsque Dekker écrivait son roman dans une mansarde bruxelloise, et pourtant son héros, le juvénile et intrépide Max Havelaar, aborde sa mission dans le même esprit que les jeunes gens qui, aujourd'hui, se mettent au service des organisations non gouvernementales partout où ils croient pouvoir lutter contre l'injustice. Et comme Havelaar lui-même, il n'est pas rare que leur action les expose aux représailles des gouvernements locaux, ou que, dans leur propre



Timbre-poste émis en 1987, un siècle après la mort d'Eduard Douwes Dekker.

pays, les tenants du «réalisme géopolitique» voient en eux des «idéalistes irresponsables» ou de «dangereux révolutionnaires». Ce partage des rôles était déjà parfaitement en place dans le roman de Multatuli.

En outre le combat de Havelaar n'est pas seulement d'ordre humanitaire, c'est aussi un combat - perdu d'avance - pour la vérité. Le jeune fonctionnaire, en prenant son nouveau poste, soupçonne que son prédécesseur n'est pas mort de mort naturelle, mais qu'on l'a supprimé parce qu'il en savait trop. Et comme dans un thriller d'aujourd'hui, les preuves qu'il accumule ne sont pas prises au sérieux, la raison d'État l'emporte sur la justice et il est sanctionné par sa propre hiérarchie...

UN GÉNIE RHÉTORIQUE

Tous les éléments d'un roman moderne sont donc présents dans la thématique de *Max Havelaar*, à condition que l'on se donne la peine de les apercevoir. Mais ce ne serait rien, naturellement, sans les qualités littéraires de l'œuvre. Paradoxalement, c'est peut-être par son écriture que le roman montre le plus clairement son appartenance au XIX^e siècle. Longues descriptions, amples digressions souvent didactiques, insertion de poèmes dans le texte, tirades pathétiques ou sentimentales: le lecteur moderne ne peut ignorer qu'il est en présence d'un récit de l'époque romantique. Mais le miracle de ce texte, c'est qu'en obéissant à l'esthétique de son époque, il ne parvient jamais à y demeurer tout entier, le génie de l'auteur éclatant à travers mille ruptures de ton et de style, voire inventions hilarantes. L'humour, la satire sociale et psychologique, l'apostrophe polémique ou indignée forment autant de colonnes guerrières que l'auteur lance sans relâche à l'assaut des conventions littéraires et des convenances sociales de son temps. Et surtout, quel génie rhétorique, quelle invention verbale chez cet autodidacte qui s'était forgé un style et un goût personnels

au contact de lectures disparates, dans deux ou trois langues européennes! Les Anglais comparent l'humour de son récit à la verve de Dickens, son ironie mordante à celle de Swift, les Français peuvent reconnaître un souffle hugolien dans les passages épiques, un rictus flaubertien dans sa satire de la bêtise bourgeoise. Enfin, rompant cette fois avec les règles de son temps, la liberté avec laquelle il confie son récit à des narrateurs différents, le sec Droogstoppel ou le romantique Stern, anticipe sur la modernité romanesque du XX^e siècle.

Extraites du chapitre VIII, les quelques pages qui suivent ne sont ni les plus lyriques, ni les plus drôles du roman. Elles ne sont même ni l'un ni l'autre. Mais elles nous entraînent au cœur du sujet, parce qu'elles montrent le héros, Max Havelaar, en action. Le jeune fonctionnaire colonial vient de prendre son poste dans le département de Lebak, à l'ouest de Java et, dès le lendemain de son arrivée, il a réuni les chefs indigènes, qu'il soupçonne de corruption, pour leur adresser un vibrant discours. À l'issue de cette réunion, il invite chez lui le «régent», le chef suprême traditionnel de la région, et son collègue néerlandais Verbrugge, qui a assuré l'intérim en attendant l'arrivée de Havelaar. À la suite d'une demande du régent, un vif échange s'engage entre les deux fonctionnaires néerlandais.

Philippe Noble

Conseiller de coopération et d'action culturelle auprès de l'ambassade de France à Vienne -

Directeur de l'Institut français de Vienne - Traducteur.

philippe.noble@diplomatie.gouv.fr